

1er juillet 1916, l'enfer de la Somme

Autor(en): **Della Santa, Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **133 (1988)**

Heft 7-8

PDF erstellt am: **28.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-344854>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

1^{er} juillet 1916, l'enfer de la Somme

par le brigadier Jean Della Santa

« Le cyclone de la Somme pour apaiser la fournaise de Verdun teinta de rouge sang cette rivière comme aucune autre. Si l'enfer ressemble à ce que j'ai vu, je ne souhaite pas à mon pire ennemi d'y aller. »

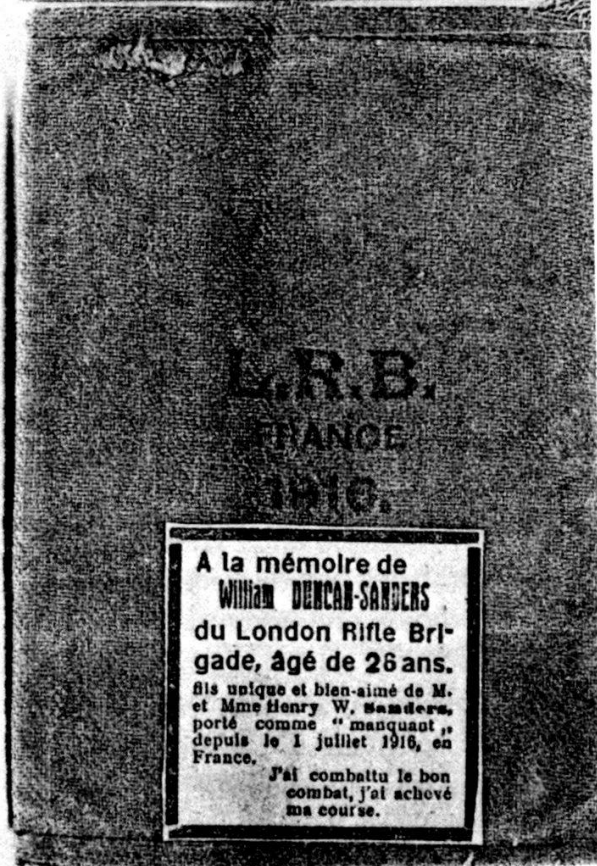
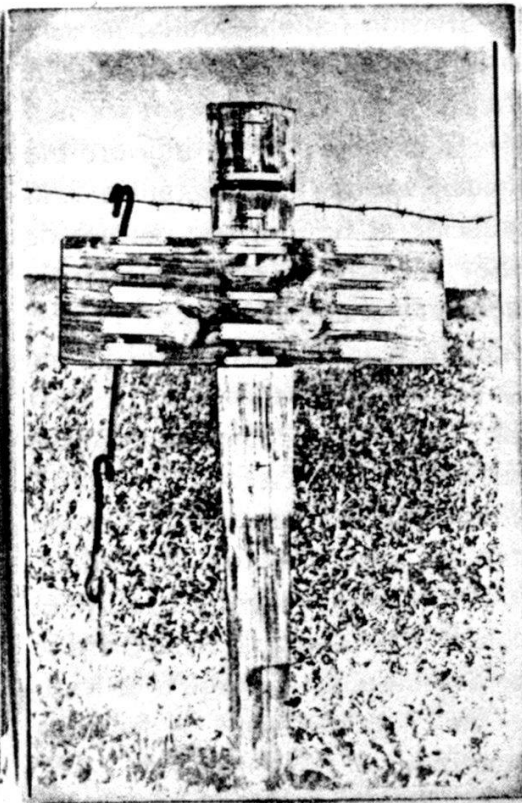
(Journal d'un commandant de bataillon)

Mes premiers souvenirs précis d'enfance remontent à 1929. L'hiver fut particulièrement rigoureux. On traversait la rade de Genève à pied sec sur une épaisse couche de glace dans laquelle de pauvres mouettes abandonnaient leurs pattes cassées. Sous notre toit, on ne parlait que de crise et de chômage, la Bourse de Wall Street avait sauté. Enfin, un triste événement en appelant un autre, ce fut l'incendie spectaculaire de l'Hôtel de la Résidence qui, copieusement aspergé, se transforma en montagne de glace pour notre ravissement d'enfants.

Mais un événement m'intrigua et me marqua davantage encore. Le 11 novembre, anniversaire de l'armistice de la grande guerre, le facteur apporta un colis en provenance d'Angleterre et contenant des pavots d'étoffe rouge aux cœurs noirs. Ma mère ne put me cacher sa tristesse et, sur mon insistance, m'apprit que son frère, mon oncle William Ducan-Sanders, était mort à la guerre le 1^{er} juillet 1916. Par pudeur, il me fallut

des années pour oser recueillir quelques maigres informations supplémentaires. Par la suite, j'héritai trois modestes photos et le portefeuille de soldat que chaque tommy portait sur lui.

Nous, officiers généraux et de l'état-major général – qui n'aurions que trop tendance à parler de stratégie, d'opérations, de tactique, de recherche opérative, de planification, de soutien et de facteur d'efficacité –, ne devrions-nous pas aussi compatir aux souffrances du simple soldat? Ces douloureuses réalités nous commandent de temps à autre d'abandonner les écrits, pourtant si riches d'enseignements, de Frédéric II (le Grand), Clausewitz, Napoléon, Jomini, Liddell Hart et autres génies et de méditer les œuvres de Duhamel, Maurice Genevoix, Dorgelès, Remarque, ou des ouvrages plus récents comme le bouleversant témoignage de Guy Sajer qui retrace, dans *Le soldat oublié*, son calvaire dans les plaines de Russie. Celui qui aura lu *Cent mille gamelles de glace*, la retraite



A la mémoire de
William DUNCAN-SANDERS
du London Rifle Bri-
gade, âgé de 26 ans.

Fils unique et bien-aimé de M.
et Mme Henry W. Sanders,
porté comme "manquant",
depuis le 1 juillet 1916, en
France.

J'ai combattu le bon
combat, j'ai achevé
ma course.

de la division italienne Julia, ne sera plus jamais parfaitement le même.

Victime de «trop de besognes mêlées» (Dumahel), c'est aujourd'hui seulement qu'une étude détaillée de la bataille de la Somme me permet de réaliser pleinement ce drame et de rechercher, tel un pèlerinage du cœur, les circonstances dans lesquelles ce jeune volontaire, abandonnant son bel avenir australien, rallia la nouvelle armée britannique en formation pour tomber ensuite à l'assaut de la crête du Redan, au nord de Beaumont-Hamel, crête devant laquelle disparut, corps et bien, le 1^{er} bataillon de la Rifle Brigade après avoir «pénétré jusqu'à la tranchée de soutien dont il occupa 600 mètres».

Est-ce l'histoire d'un héros, d'un chef prestigieux aux multiples citations et décorations? Non, c'est le sort d'un simple tommy, l'un des 19 250 insuffisamment instruits, disposant d'un armement sommaire, qui passèrent de vie à trépas en ce radieux samedi de juillet, sans parler des 35 493 blessés et des 2737 disparus.

Pour saisir l'esprit qui animait ces jeunes soldats, rappelons que la peine maximale qui frappait le tommy indiscipliné consistait en l'exclusion de l'armée: «Rentrez chez vous et dites que vous n'êtes pas digne de servir le roi!» Combien préférèrent le suicide à cette disgrâce? Des jeunes gens au moral splendide, ardents, plus impatients de se lancer à l'assaut que de partir en congé. A la veille de la grande offensive sur la Somme, ils désertèrent

les visites médicales, de peur de ne pouvoir participer à l'action. Et, pourtant, «la fleur des hommes de Grande-Bretagne fut fauchée sur la Somme».

Le choc extrême et ses retentissements en Angleterre, mêlés à la désolation de milliers de familles, ne pourraient, hélas! retenir aujourd'hui l'attention que de quelques officiers sensibles.

Aussi je vous propose de me suivre dans l'étude des prémices de cette bataille, de vivre cette fatidique journée du 1^{er} juillet puis d'en tirer quelques enseignements.

De cette journée, les dictionnaires historiques retracent laconiquement les événements suivants:

«Bataille de la Somme, attaque britannique de Maricourt à Foucaucourt. L'attaque anglaise échoue sur la gauche, progresse difficilement au centre et à droite. Conquête de la croupe de Fricourt, de La Boisselle et des villages de Mametz et de Montauban. L'attaque française progresse rapidement. Prise de Curlu (nord de la Somme), de Dompierre, Berquincourt et Fay (sud de la Somme). Echec à Frise.

Front italien: bataille du Trentin. Occupation par les Italiens du Mont Majo, dans le val Posina.»

Craignant des officiers de la nouvelle génération l'oubli des événements qui marquèrent les années 1914 et 1915, je les résume brièvement.

Rappelons que Sa Majesté le Kaiser, Guillaume II, empereur d'Allema-

gne, roi de Prusse, désigne à Luxembourg, le 14 septembre 1914, le lieutenant-général von Falkenhayn en qualité de chef d'état-major en campagne. Il était alors âgé de 53 ans et ministre de la Guerre. Il s'agissait de remplacer le général Moltke, malade.

Le lieutenant-général von Falkenhayn se trouve devant l'écrasante mission de rétablir la situation résultant de l'échec de la bataille de la Marne. Tâche herculéenne si l'on sait que les Allemands n'avaient planifié qu'une campagne de 70 jours. Il dispose de sept commandants d'armée, de l'Oise aux Alpes.

A l'est, face à la Russie, Hindenburg commande une armée, Ludendorf est son chef d'état-major. A l'ouest, au terme de la bataille de la Marne, les deux adversaires cherchent à se déborder par le nord de l'Oise et, peu à peu, le front atteint la mer.

Les Français conservent le Pas-de-Calais, les Belges un modeste territoire à l'ouest de l'Yser. Les Britanniques s'assurent la possession des ports de la Manche, nécessaires à leurs communications.

D'octobre à novembre 1914, les Allemands cherchent la décision à l'est d'Ypres, mais sans succès. Le kronprinz Wilhelm de Prusse confiait à un journaliste américain: «Il y aura encore des événements sporadiques, je veux dire disséminés: rien de définitif avant longtemps. Une prolongation démesurée de la guerre ne pourrait qu'avantager nos adversaires à nos dépens.»

Début 1915, six corps d'armée allemands ont été constitués en réserve générale pour une offensive printanière à l'ouest; quatre de ceux-ci sont envoyés à Hindenburg sur le front de l'est, sur ordre de l'empereur. Le lieutenant-général von Falkenhayn retire alors trois bataillons par division engagée à l'ouest, les amalgame avec les hommes des dépôts pour disposer, en avril, d'une force offensive de 14 divisions. Deux éléments doivent emporter la décision: l'emploi d'une nouvelle arme – les gaz de combat – et la production massive de munitions.

Mais, en février 1915, le grand-duc Nicolas lance son offensive et force les cols des Carpathes. La position de l'Autriche-Hongrie devient désespérée. Il faut sauver l'allié en péril. Aussi, à la mi-avril, toutes les réserves sont dirigées vers l'est!

Ces circonstances doivent permettre aux alliés belgo-franco-britanniques d'améliorer leur situation militaire, pause que Falkenhayn entend justement leur refuser. Du côté français, contrairement à Falkenhayn, le général Joseph-Jacques-César Joffre, officier du génie, alors âgé de 62 ans, a été désigné en temps de paix. Son mérite, après la défaite sur la frontière en 1914, consiste en une retraite en bon ordre suivie de contre-attaques victorieuses. Les Britanniques ayant à leur tête sir John French tiennent un front de 50 km, alors que les Français supportent le poids de la bataille sur 17 km par corps d'armée. Ce n'est

qu'en janvier 1915 que la VIII^e armée française est relevée par les Anglais.

Au terme d'un énorme bombardement, le général français Langle lance sa IV^e armée à l'assaut en Champagne (16 février - 18 mars 1915). Les Français ont 240 000 hommes hors de combat pour une avance de 800 m sur un front de 20 km. Même échec à Saint-Mihiel.

Au tour des Anglais qui, dans le secteur d'Arras, passent à l'attaque. La I^{re} armée britannique commandée par sir Douglas Haig – homme au caractère droit, d'une énergie froide et ayant de l'audace – n'obtient que 1600 prisonniers malgré un appui d'artillerie de 100 000 obus. Les pertes sont estimées à 12 000 hommes des deux côtés.

Le 22 avril 1915, les Allemands attaquent avec leur nouvelle arme, expérimentée en Russie au mois de janvier. L'effet du gaz au chlore est foudroyant. Sept kilomètres de front allié sont dégarnis. Le duc Albrecht est surpris. Il n'avait planifié aucune exploitation de la brèche.

Puis c'est l'attaque franco-britannique en Artois, le 9 mai 1915. Ce même jour, plus au sud, le 33^e corps d'armée français – après un bombardement de 700 000 coups en 120 minutes – perce le dispositif défensif ennemi, progressant de 4 km. Le régiment de tête annonce ce brillant succès à 1100. Les réserves sont 8 à 13 km en arrière. Chaque homme est chargé de plus de 30 kg. Ils n'arrivent qu'entre 1600 et 0230. La brèche est déjà colmatée. A

l'ouest, attaques et contre-attaques vont se succéder jusqu'en juin. A l'est, l'attaque austro-allemande réalise d'excellents progrès. Aussi, sur l'insistance du grand-duc Nicolas, Joffre lance, le 23 septembre, le corps expéditionnaire britannique en Artois, marquant son effort principal en Champagne au terme d'une préparation d'artillerie de deux jours. La seconde ligne allemande, parfaitement organisée à contre-pente, échappe aux tirs tendus de l'artillerie. L'offensive piétine dix jours, se terminant par une charge de cavalerie de deux divisions. On déplore des deux côtés 150 000 hommes hors de combat. Les Français s'emparent cependant de 25 000 prisonniers et de 150 canons.

L'attaque britannique au nord d'Arras échoue. Sir John French avait placé sa réserve générale à 25 km en arrière et avait négligé de se tenir en liaison téléphonique avec le quartier général de la I^{re} armée engagée. A nouveau, lorsque les trois divisions de réserve apparaissent enfin, la brèche pratiquée la veille est colmatée par les réserves allemandes. Tout compte fait, l'année 1915 a été profitable à l'Allemagne :

- succès à l'est;
- évacuation des Dardanelles par les Alliés;
- Serbie écrasée;
- entrés en guerre aux côtés des Alliés, les Italiens constituent un fardeau pour les arsenaux de Grande-Bretagne et de France.

Le 2 décembre 1915, Joffre, promu commandant de toutes les forces françaises, réduit les effectifs engagés hors du front ouest. Sir John French est remplacé le 19 du même mois par sir Douglas Haig, chef intelligent et courageux âgé de 54 ans.

Lors de la conférence de Chantilly du 6 au 8 décembre 1915, les chefs alliés se sont mis d'accord pour effectuer une offensive générale dès le mois de mars 1916. Mais le renforcement nécessaire en armement des Anglais, des Russes et des Italiens oblige Joffre à reporter l'offensive au 1^{er} juillet. L'idée maîtresse de ce chef est de «rechercher la décision dans des offensives concordantes sur les fronts russe, franco-anglais et italien». Le général Foch, «doté d'une volonté indomptable, capable dans les heures tragiques d'une énergie farouche qui lui inspire, avec les mots qu'il faut, les consignes décisives», commandant du groupement nord, est chargé de préparer les plans d'une offensive sur un front de 50 km entre la Somme et Lassigny. Le général Haig doit prolonger le front d'attaque en s'engageant entre la Somme et Arras.

Du côté allemand, Falkenhayn décide de «saigner à blanc» l'armée française à Verdun, puissant point d'appui menaçant l'indispensable voie de chemin de fer allemande sise à moins de 20 km seulement. Le 21 février, à 0430, un projectile allemand de 380 mm s'abat dans Verdun, puis 1400 pièces d'artillerie crachent «un ouragan de fer et d'acier». Des obus à

gaz y sont mêlés. Le jour suivant, trois corps d'armée allemands entament sérieusement les lignes françaises. La situation devient critique; les pertes françaises sont taxées d'intolérables: il ne subsiste qu'une faible compagnie par bataillon, 50% de l'artillerie est détruite. Dans la nuit du 24 au 25, par un froid intense, les hommes épuisés par quatre jours de combat sombrent dans le sommeil. Les destructions sont telles que toute orientation est impossible sur les hauteurs à l'est de la Meuse.

C'est au cours de cette nuit que le général Pétain est désigné par Joffre pour prendre la direction de la bataille sur la rive droite de la Meuse. Ce même 25 février, les Allemands s'emparent du fort de Douaumont, désarmé comme tous les forts de la région à la suite de nouvelles théories aberrantes: on ne croit plus à la valeur des forteresses...

Le 27 février, Pétain est sur place; le 28, les premiers renforts arrivent. De plus, un brusque dégel survient au moment précis où les Allemands doivent avancer leur artillerie qui se trouve souvent embourbée. Les pertes sont cruelles:

fin février:

Français 30 000 Allemands 25 000

fin mars: 81 000 89 000

fin avril: 133 000, ce qui oblige l'état-major français à réduire de 40 à 30 le nombre de divisions qui doivent opérer sur la Somme. Joffre remplace alors à Verdun le général Pétain, qui se cantonne dans une défense opiniâtre,

par le général Nivelle, d'esprit alerte et agressif.

Rejoignons l'armée britannique et plus précisément le général Haig qui accepte loyalement de relever la X^e armée française insérée entre ses I^e et III^e armées. Dès février, la IV^e armée est en cours de constitution sous les ordres de sir Henry Rawlinson.

A la suite de la conférence des chefs d'armées du 4 mars au quartier général du général Haig, le général Rawlinson convoque ses subordonnés le 6 mars. Il expose son plan: offensive en juin ou juillet, sauf si les événements de Verdun l'obligent à intervenir préalablement à l'improviste, et de façon limitée, en avril. Chaque corps doit compter quatre divisions pour l'attaque. L'artillerie serait renforcée, pour chaque 100 m de front allemand, par un gros obusier. Aucune limitation de munition n'est prévue. Compte tenu de la réserve générale et de la IV^e armée en formation, il s'agit d'abriter et de soutenir dans le secteur 500 000 hommes et 100 000 chevaux, de construire de nouvelles lignes de chemin de fer, d'ouvrir des routes en apportant les matériaux nécessaires, etc.

Relevons que le général Rawlinson et son chef d'état-major Acabie Montgomery n'ont reçu aucun objectif précis du général Haig. Il se rattrapera plus tard par une avalanche de détails qui n'étaient pas de sa compétence.

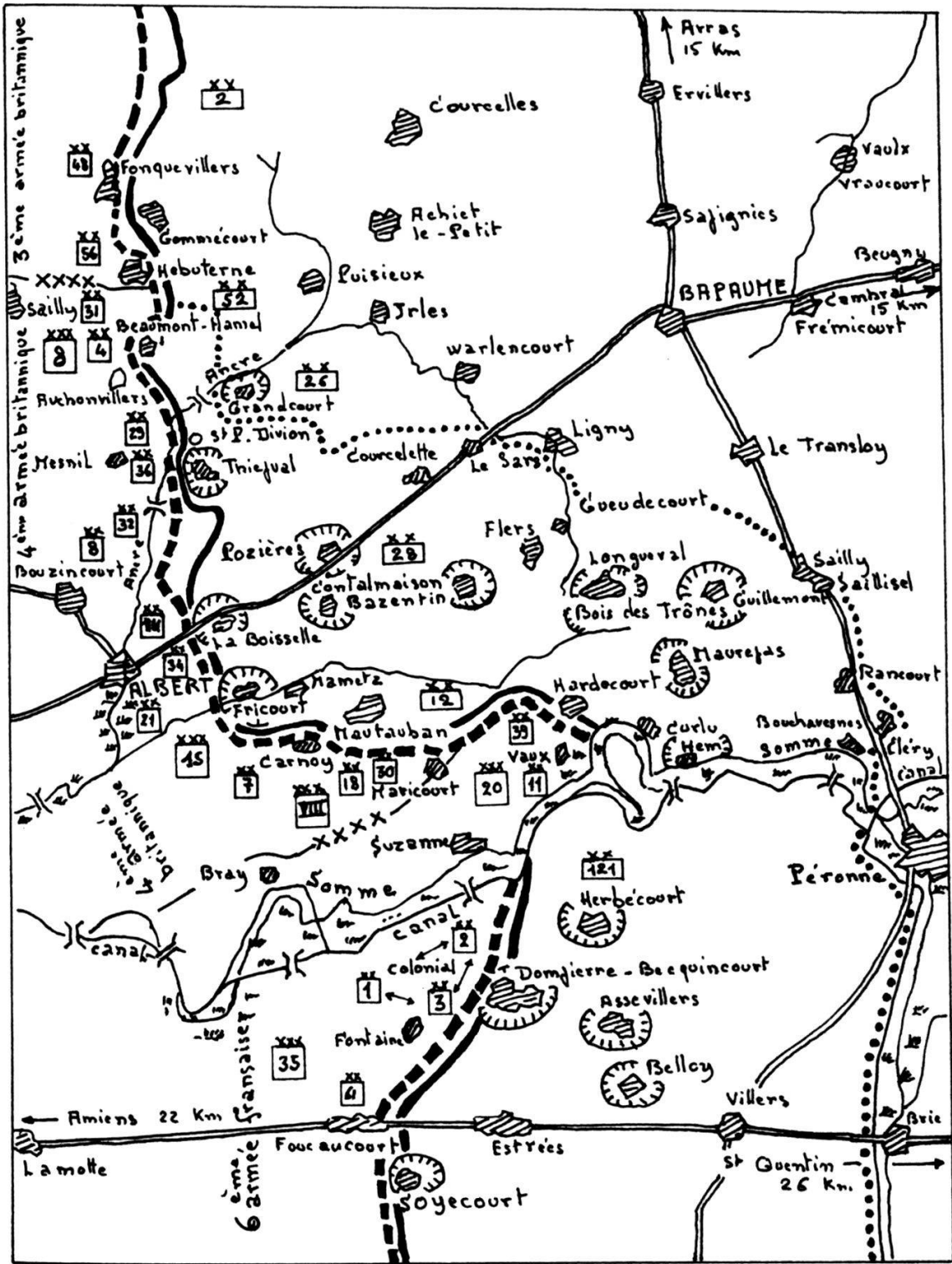
L'analyse du terrain sur lequel les Allemands sont installés depuis le recul de septembre 1914 – et qu'ils ont délibérément choisi comme front d'ar-

rêt parce qu'il assure d'excellents observatoires – montre que les Alliés doivent attaquer de bas en haut. La Somme et ses affluents, l'Ancre en particulier, courent le long de vallées marécageuses. Ce terrain est délimité au nord par une grande crête (cote moyenne 150 m) surplombant ces vallées. Il s'agit d'un terrain tourmenté, avec des croupes, des ravins assez profonds, des villages et de nombreux bois. Au sud, au contraire, c'est un plateau de grande culture, fort boueux durant la mauvaise saison. Il appert donc que l'objectif primordial est constitué par les hauteurs dominant la vallée de l'Ancre dont la possession par la IV^e armée devait rendre les positions de flanc intenable pour l'ennemi.

Comme on avait prévu huit ou neuf hommes par mètre de front pour entretenir l'offensive durant plusieurs semaines, le front d'attaque se limitait à 18 km.

A Verdun, les pertes approchent les 200 000 hommes à fin mai; la situation de la Russie et celle de l'Italie ne sont guère meilleures. Joffre demande alors aux Britanniques d'être prêts au début de juillet. Sur la droite, la VI^e armée du général Fayolle reçoit l'ordre d'«accompagner» l'attaque britannique sur un front de 4500 mètres avec 12 à 13 divisions. Remarquons que le plan initial prévoyait une grande offensive française et une action de flanc-garde britannique.

Le dimanche 4 juin, à la surprise générale, le général russe Broussilov



- Front allemand à l'heure H le 1^{er} juillet 1916
- - - Front allié à l'heure H le 1^{er} juillet 1916
- Ligne finale atteinte le 19 novembre 1916

réalise une percée en Galicie avec quatre armées sur un front de 480 km. Par contre, à Verdun, le fort de Vaux tombe aux mains des Allemands.

Les III^e et IV^e armées britanniques doivent passer à l'offensive sur le front Maricourt-Gommecourt. Les ordres donnés par le haut commandement allié sont les suivants: les armées britanniques opérant de Gommecourt à Maricourt reçoivent pour mission d'enlever les positions successives allemandes et d'atteindre, tout d'abord, un front jalonné par Miraucourt, le Sars, Flers, Guillemont. La VI^e armée française attaquant à cheval sur la Somme aura à «appuyer l'offensive britannique», à enlever Maurepas et Helm au nord de la Somme, le plateau de Flaucourt au sud, et cela en vue d'empêcher l'artillerie ennemie de cette dernière région d'agir contre les assaillants du nord de la rivière. Cette action d'ensemble est menée en vue de soulager la pression exercée par les Allemands à Verdun. Simultanément, les I^e, II^e et parties de la III^e armée situées au nord de Gommecourt doivent mener une attaque locale, afin de fixer les renforts ennemis. Les troupes belges ont pour mission de maintenir leur pression et de harceler l'ennemi.

Où se trouvait le tommy William Ducan-Sanders dans cette marée humaine, quelle fut sa formation? Le 7 août 1914, jour de son entrée en fonctions, le secrétaire d'Etat à la Guerre Kitchener lance son fameux appel aux volontaires. Il compte recruter ainsi 200 000 hommes dans

l'immédiat, puis un million par la suite. Les jeunes Britanniques, animés par un ardent patriotisme, se présentent en masse. Kitchener est dépassé par l'ampleur de l'écho que suscite son appel. Des hommes de toutes classes sociales, de tout âge et d'aptitudes fort diverses envahissent les bureaux de recrutement. Beaucoup arrivent des colonies, mon oncle, d'Australie. Le secrétaire d'Etat a sous-estimé les problèmes posés par le logement, l'équipement, la nourriture et l'entraînement d'un si grand nombre de recrues.

Deux exemples s'imposent: un adjudant doit former 600 hommes durant 70 jours; il est le seul soldat instruit de cette formation. On constitue une batterie d'artillerie avec, pour chef, un ancien commandant de bataillon d'infanterie de réserve; il ne dispose comme cadre que d'un sergent de fanfare.

Manquant de tout, l'instruction se fait souvent avec des manches à balai. Les recrues des divisions qui arrivent en France, en automne 1915, sont peu instruites. La plupart des artilleurs ne sont pas entraînés avec de vraies pièces. Les fantassins touchent leur fusil la semaine précédant leur départ.

L'ancienne armée régulière britannique a pratiquement fondu lors des premières batailles et spécialement dans le secteur d'Ypres. Le tommy Ducan-Sanders est incorporé au 1^{er} bataillon de la Rifle Brigade du 8^e corps commandé par le lieutenant-général sir Aylmer Hunter-Weston.

Lloyd Georges, grâce à son génie, accroît rapidement la production d'obus mais ne peut adapter celle des fusées aux besoins véritables. De plus, on ne s'aperçoit que trop tard que les nouvelles pièces d'artillerie demeurent inférieures en portée à celles des Allemands. Les feux de contre-batteries se révèlent ainsi problématiques. On organise une compagnie de mortiers légers par brigade d'infanterie (Stokes 76 mm). Malheureusement, les sections ne sont pas subordonnées au commandant de bataillon du front, mais engagées avec l'artillerie en appui général. La traction hippomobile ne suffisant pas pour certaines pièces lourdes, il faut prévoir une mise en place sur voie ferrée légère. A la mi-juin, dans le secteur britannique, l'artillerie est prête pour appuyer l'attaque, à savoir:

- 6 obusiers de 380 mm
- 1 canon de 305 mm
- 11 obusiers de 305 mm
- 1 canon de 233,7 mm
- 60 obusiers de 233,7 mm
- 20 canons de 152,4 mm
- 104 obusiers de 152,4 mm

Les postes d'observation sont installés, les plans de feu établis, les liaisons téléphoniques fonctionnent.

Le 24 juin, à 0700, par une pluie battante, le chef d'une grosse pièce ordonne: «feu!» Un obus de 200 livres s'envole par-dessus les barbelés. Le sort de la bataille de la Somme est jeté.

Du côté allemand, le général Below apprécie pour son chef la situation avec beaucoup d'exactitude en date du

6 juin déjà, si bien qu'il propose même une attaque préventive sur le haut terrain au sud et au nord de la Somme.

Malgré toutes les mesures de maintien du secret prises par le général Haig, les indices s'accumulent. A la suite de quelques indiscretions journa-



Le lieutenant-général sir Aylmer Hunter-Weston, commandant le 8^e corps britannique le 1^{er} juillet 1916.

listiques – telle la révélation par un membre du Gouvernement du report des vacances de Pentecôte à fin juillet pour le personnel d'une usine de munitions –, le bombardement qui commence le 24 juin ne surprend aucun grand chef allemand. L'attaché militaire allemand à Madrid signale même que l'offensive serait déclenchée le 1^{er} juillet. Pis encore, à 0245, le 1^{er} juillet, le général Rawlinson adresse par radio le message suivant: «Soulignez à toutes les unités d'infanterie l'importance suprême de s'aider mutuellement et de s'accrocher solidement à tout mètre de terrain conquis. Le feu précis et continu de l'artillerie devrait faciliter considérablement la tâche de l'infanterie.» Non seulement les Allemands captent ce message mais, de plus, le bombardement s'intensifie à l'aube. Ils sont donc parfaitement prêts à recevoir l'assaut.

Plus la date fatidique approche, plus les généraux Foch et Haig font preuve d'optimisme. Le général Fayolle, commandant de la VI^e armée française, sur la droite, dispose de 117 batteries d'artillerie lourde pour appuyer l'attaque de cinq divisions, le solde étant tenu en réserve. Il dispose également d'obus toxiques pour ses canons de 75 mm. En fait, l'attaque doit être lancée le 29 juin, mais les réglages de l'artillerie, selon les observations aériennes, se révèlent encore insuffisants. La troupe attend dans les tranchées crayeuses qui s'écroulent sous les averses, souvent protégée seulement par de simples bâches. Dans le journal

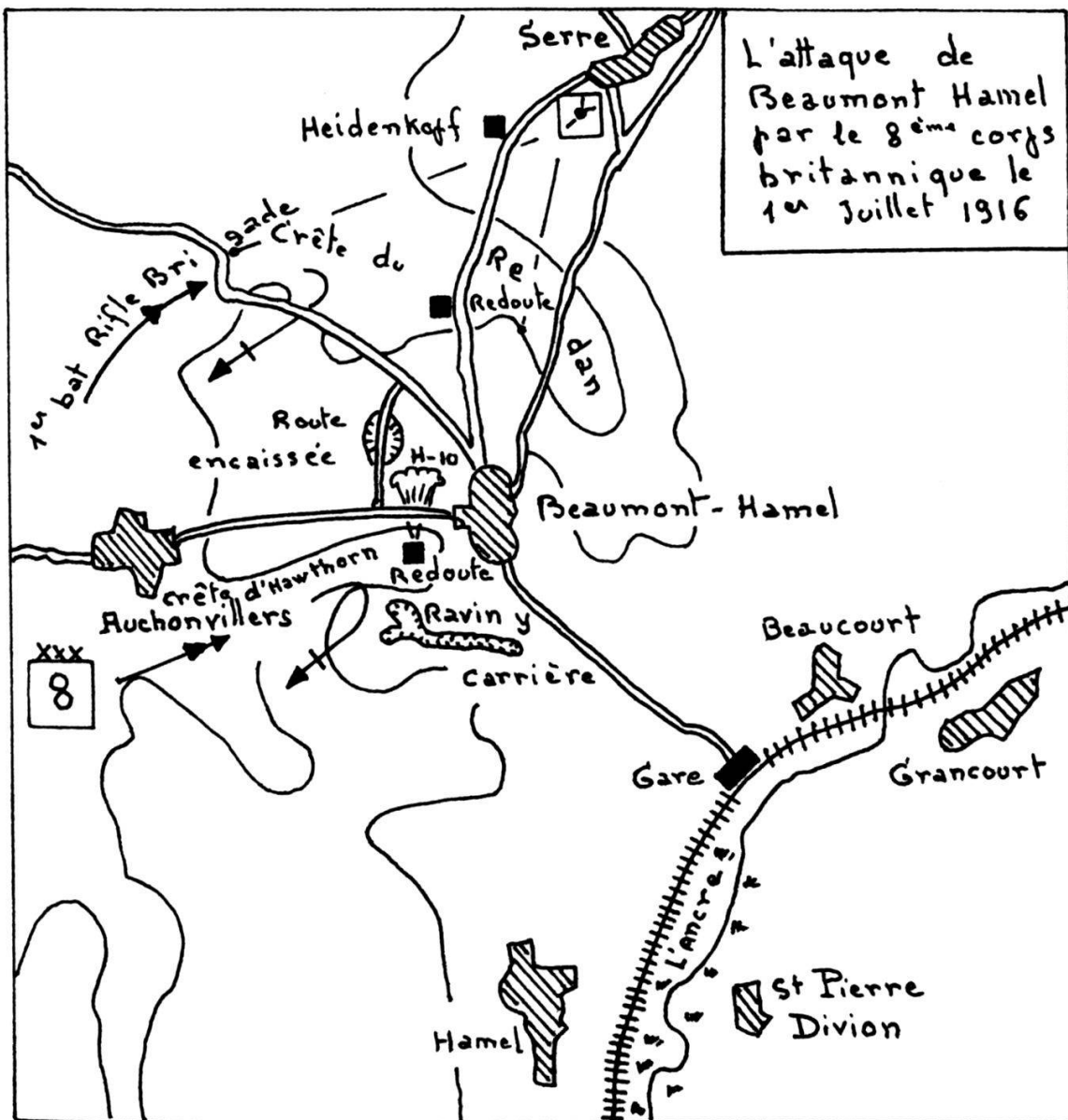
du colonel David Laidlow, on peut lire à la date du 1^{er} juillet: «La brume couvrait la vallée de l'Ancre comme de la laine. Je sortis vers 5 heures du matin; les hommes reposaient tranquillement sans le moindre signe d'agitation. Le bombardement n'avait pas cessé de la nuit et l'ennemi ripostait. Depuis quelques jours, il était impossible de conserver des liaisons téléphoniques avec la brigade, nous dépendions entièrement des coureurs.» Dans la nuit du 30 juin au 1^{er} juillet, on ne note aucun déserteur sur l'ensemble du front. Les patrouilles britanniques constatent que les réseaux de barbelés n'ont pas été suffisamment entamés par les feux de l'artillerie, mais le renseignement ne parvient pas au général Rawlinson. Le 30 juin au soir, dans son journal personnel, il nota: «Le bombardement d'artillerie a bien fait son œuvre et la destruction des barbelés est bonne, sauf au 8^e corps [où le tommy Ducan-Sanders est incorporé] qui reste un peu en retard.» Haig, de son côté, paraît avoir ignoré la vérité.

Le vendredi 30 juin, le beau temps est annoncé pour le lendemain.

Retournons vers ces jeunes soldats britanniques du 8^e corps qui n'ont aucune expérience du combat. Le moral est excellent, chacun s'est lavé, rasé dans sa gamelle; les sacs et les capotes ont été remis aux sergents-fourriers. Les bataillons s'ébranlent à travers la nuit. Le marquage des itinéraires est parfait, les guides rensei-

gnés. Le soleil se lève dans un ciel clair. Dans la vallée de l'Ancre et de la Somme, un brouillard blanc colle aux marais. Sous l'intensification du feu d'appui de l'artillerie de 0625 à 0700, les positions allemandes disparaissent de la vue des fantassins. Puis la scène change brusquement. Après une pause de quelques minutes, c'est l'heure H.

A 0720, les hommes se lèvent d'un bond, en poussant des cris, tandis que jouent les cornemuses, et ils se ruent à travers les passages ouverts par le bombardement dans les barbelés. A gauche, l'attaque de la 46^e division d'infanterie tourne au désastre. Dans le secteur de la 56^e division, les tommies progressent de 2 km en



enlevant successivement presque tous les objectifs assignés.

Mais ces Londoniens se trouvent bientôt désespérément à court de munitions, en particulier de grenades. Ils lancent toute la journée des SOS, mais le barrage de feu allemand ne permet pas le ravitaillement. Ils refluent à la faveur de la nuit.

Le 8^e corps a reçu la mission la plus difficile, le terrain étant nettement favorable à l'adversaire. Couvrant le flanc gauche de la IV^e armée, il doit refouler l'ennemi vers le nord, autour de Serre. Pour ce faire, il lui faut s'emparer de deux contreforts encadrant le village fortifié de Beaumont-Hamel. Le commandant du 8^e corps décide de marquer son effort principal simultanément sur les deux contreforts, avec un élément de liaison au centre, dans la cuvette.

L'appui de l'artillerie est minutieusement réglé. A l'heure H, le bombardement doit être interrompu et l'artillerie de campagne poursuivre son appui en allongeant son tir de 100 m toutes les deux minutes, chaque pièce tirant six coups dans l'intervalle.

Deux tunnels ont été creusés, «le chat» et «le rat», pour parvenir à 30 m de la première tranchée adverse. Sous la redoute dominant la crête d'Hawthorn, les sapeurs ont creusé une mine et placé une charge de 20 tonnes d'ammonal. Le commandant du 8^e corps compte faire sauter cette charge à 0330. Il pense que les Allemands, croyant à une attaque,

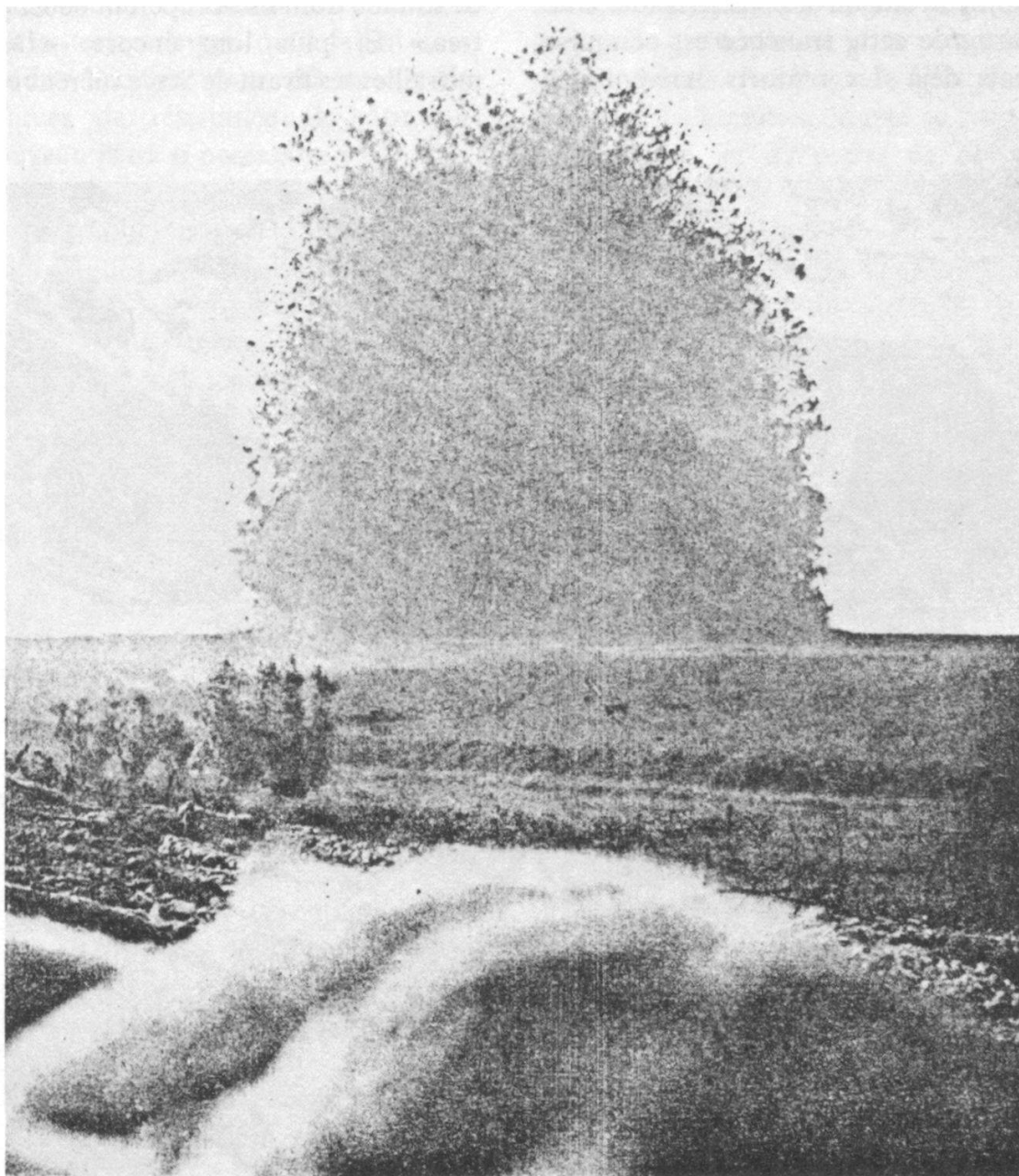
occuperont les positions, devenant ainsi vulnérables au feu de l'artillerie. Le commandant en chef s'oppose à ce plan : la redoute d'Hawthorn sautera à H – 10 minutes. Cette erreur d'appréciation est fatale car, l'artillerie interrompant justement son feu à l'heure H, les défenseurs, plus prompts et mieux instruits, occupent le cratère avant les tommies.

Pis encore, l'ordre d'interruption du feu d'artillerie, qui ne doit s'adresser qu'aux batteries battant le terrain dans le secteur du cratère, afin de permettre son occupation par les tommies, est étendu, pour une raison encore aujourd'hui inexplicquée, à tout le front d'attaque. Seuls les 84 mm tirent encore des schrapnells. Les combats sont terrifiants en ce splendide samedi 1^{er} juillet 1916. Les mitrailleurs du 169^e régiment d'infanterie allemand prennent les Anglais en enfilade. Les défenseurs disposent d'abris profonds, secs. Les tranchées boisées sont couvertes par des filets de barbelés. Les York et Lancaster comptent être dissimulés par un rideau de fumée ; il n'y en aura pas !

Après 10 à 15 minutes d'engagements confus, il n'existe plus aucune trace de la 93^e brigade. Au début de l'après-midi, la division a déjà perdu 3600 officiers et hommes. Au soir, les pertes du 8^e corps s'élèvent à environ 14000 hommes. Le 8^e corps avait en face de lui 66 batteries d'artillerie. C'est assurément les feux combinés de l'artillerie avec ceux des mitrailleuses qui décidèrent du sort de la bataille.

Reprenons des passages des rapports de l'époque pour essayer de se représenter les circonstances précises du drame vécu par le 1^{er} bataillon de la Rifle Brigade: «Courant et rampant alternativement, le 1^{er} bataillon de la Rifle Brigade avança à travers les

barbelés, suivi par le I^{er} East Lancashire, à droite, et le I/8 Royal Warwickshire, à gauche. Les 84 mm allongent leur tir et les premiers soldats britanniques atteignent l'ennemi. Ils ne trouvent que des morts et des blessés dans les entonnoirs et les



Mise à feu de la mine sous la redoute de Hawthorn le 1^{er} juillet H – 10 minutes.

débris de la première tranchée qui avait été complètement démolie par le bombardement préliminaire.

«Les Wurtembergeois se replient sur leur tranchée de soutien, poursuivis par ce qui reste des compagnies d'assaut des East Lancashire et la moitié droite de la Rifle Brigade. Une partie de cette tranchée est conquise mais déjà des renforts arrivent des

abris en arrière. Ce groupe disparaît sans laisser de trace.» Et plus loin: «Les survivants de la compagnie de gauche de la Rifle Brigade et de la droite du I/8 Royal Warwickshire, qui se trouvent à proximité, se lancent en avant et pénètrent jusqu'à la tranchée de soutien dont ils occupèrent 600 mètres.» Et plus loin encore: «Des mitrailleuses tirant de Serre tuèrent ou



Position allemande de première ligne dévastée par le feu de l'artillerie.

blessèrent tout ce qui restait de ces bataillons encore plus à gauche.» Et, enfin, la conclusion: «Tous les commandants d'unité ayant été tués ou blessés, ainsi que leurs remplaçants, aucun message ne fut envoyé à l'arrière par les coureurs ou des lampes de signalisation. Le chef de la 4^e division d'infanterie comprit qu'il fallait suspendre l'action pour découvrir les sources de résistance et bâtir un nouveau plan, si nécessaire.»

Interrogeons maintenant un soldat allemand qui faisait face à l'assaut des Britanniques: «Attention! cria-t-on d'entonnoir en entonnoir, et chacun s'installa pour mieux voir et mieux tirer. Quelques instants plus tard, quand les Anglais furent arrivés à une centaine de mètres, toutes les mitrailleuses et tous les fusils tirèrent simultanément. De nombreux tireurs prirent la position à genoux pour bien viser. D'autres, dans l'excitation de l'instant, se mirent debout, sans souci de leur sécurité personnelle, pour tirer dans la masse devant eux. Des fusées rouges montèrent dans le ciel pour prévenir l'artillerie et immédiatement une pluie d'obus, venant de nos batteries de l'arrière, tomba sur les assaillants. Des sections entières parurent s'écrouler et les formations de l'arrière, qui avançaient en ordre serré, se dispersèrent. La grêle d'obus et de balles brisa rapidement l'attaque. On voyait des hommes lâcher leur arme et s'abattre pour ne plus remuer. Des blessés se roulaient au sol, de douleur, d'autres, moins gravement atteints,

rampaient vers l'entonnoir le plus rapproché pour s'y abriter. Mais le soldat anglais ne manque pas de courage et, quand il commence quelque chose, on ne l'en détourne pas facilement. Quoique ébranlés et montrant de nombreuses lacunes, les lignes avancèrent plus rapidement, passant au pas de gymnastique pour progresser par bonds. Au bout de quelques minutes, les hommes de tête se trouvaient à un jet de pierre de notre première tranchée et, tandis que certains d'entre nous continuaient à tirer à bout portant, d'autres lançaient des grenades. Les grenadiers anglais ripostèrent, tandis que leurs camarades fonçaient, la baïonnette haute. Le vacarme était indescriptible. On percevait pourtant les ordres et les cris des Anglais par-dessus le crépitement des mitrailleuses et le grondement ininterrompu des explosions des projectiles. On entendait même les cris des blessés et leurs appels à l'aide. Sans arrêt, les lignes de l'infanterie anglaise vinrent battre contre nos défenses comme la mer contre une falaise, pour refluer pareillement. Les assaillants pénétrèrent dans nos lignes de 500 m à gauche, et d'une centaine à droite, mais avec des effectifs si faibles que des contre-attaques les en chassèrent rapidement.»

Si l'on se penche sur les notes du général Haig, rédigées le soir du 1^{er} juillet, on lit ce misérable commentaire d'un chef mal renseigné: «Au nord de l'Ancre, le 8^e corps du général Hunter-Weston a bien débuté...

D'après d'autres rapports, j'incline à croire qu'une faible partie seulement du 8^e corps est sortie de ses tranchées.» Il ignorait ce qui s'était réellement passé sur les crêtes du Redan et d'Hawthorn, dans le ravin et à Beaumont-Hamel. Si «une faible partie seulement du 8^e corps était sortie de ses tranchées», comment aurait-il pu laisser sur le terrain, face contre terre, 12 à 14 000 jeunes hommes?

Jetons un coup d'œil aux formations voisines pour établir un bilan de ce samedi tragique. Il y eut aussi des succès, selon les commentaires relatifs au 13^e corps: «L'attaque du 13^e corps sur les contreforts de Montauban se déroula de façon parfaite. Le soin exceptionnel apporté à l'entraînement préalable, la méticulosité des plans et

préparatifs, le succès obtenu par le programme de contre-batterie, le bon fonctionnement des communications, notamment avec les avions, tout contribua à cette magnifique réussite. La chance aussi intervint. Un gros obus écrasa le poste de commandement de l'artillerie allemande.»

Ce fut également la guerre des sapes: la 8^e division avait aménagé deux boyaux, l'un à plus de 4 m sous la surface du sol en direction d'Ovillers, l'autre vers La Boisselle. La 179^e compagnie de construction de tunnels avait creusé deux tunnels de 300 m de long à 15 m sous terre de part et d'autre de La Boisselle: la «sape Y» et le «Lochnagar», et placé 18 et respectivement 27 tonnes d'ammonal. L'humour britannique ne perdait pas non

OFFENSIVE DES ARMÉES ALLIÉES SUR LE FRONT FRANCO-É



plus ses droits malgré la guerre: «En face des ruines du village de Thiepval, le 16^e Northumberland fusilier avait jeté deux compagnies derrière un ballon de rugby, lancé d'un coup de pied de la tranchée de départ.» (Il fut effectivement récupéré et pieusement conservé.)

Dans cette ambiance survoltée, cette nouvelle armée de novices devait aussi être souvent victime d'erreurs; citons ce passage: «Sous les projectiles qui arrosaient le bois de Thiepval et le

no man's land, la 107^e brigade avait, tout naturellement, accéléré sa marche. Elle arriva sur la deuxième position ennemie avec dix minutes d'avance et elle se trouva prise sous le feu de ses propres canons. Deux tiers des Irlandais furent tués ou blessés.» On reste confondu devant le tableau des pertes de cette sombre journée; prenons quelques exemples, sachant que chaque bataillon ci-dessous comptait 27 à 30 officiers et environ 700 hommes.

	officiers	hommes
70^e brigade		
8 ^e K.O.Y.-L I	21	518
8 ^e York and Lancaster	21	576
9 ^e York and Lancaster	14	409
II ^e Sherwood Foresters	17	420
25^e brigade		
2 ^e Royal Berkshire	27	347
2 ^e Lincoln	21	450
1 ^{er} Royal Irish Rifles	17	429
2 ^e Rifle Brigade	4	115
23^e brigade		
2 ^e Devon	17	433
2 ^e West Yorkshire	8	421
2 ^e Middlesex	22	601

Quittons un instant le camp britannique, afin de résumer les événements survenus chez les voisins français plus à droite. Foch avait désiré attaquer quelques jours après les Britanniques, mais Haig s'y était opposé. Il réalisa néanmoins son idée jusqu'à un certain point, marquant ainsi un avantage pour son armée. Le corps du général Balfourier partit bien en même temps

que le 13^e corps britannique voisin en réalisant une formidable concentration de feux de calibres moyens et lourds, mais le reste de la VI^e armée française attendit encore deux heures.

Le général Fayolle engagea ses corps à cheval sur la Somme. Cette VI^e armée bénéficia de la surprise: les Allemands ne la croyaient pas assez puissante pour attaquer simultanément

ment sur les deux rives de la Somme. Elle se lança à l'assaut avec ce décalage trompeur. Le bombardement préliminaire obtint des résultats considérables; pendant près de huit jours, 85 batteries lourdes tirèrent sur un front d'environ 8000 mètres. Presque tous les abris allemands de la première position furent percés, les premières tranchées furent arasées, les barbelés disparurent et seules deux batteries allemandes survécurent à ce feu d'enfer. Les poilus n'eurent pourtant pas la tâche facile. Des mitrailleuses couvraient les positions dévastées. Cependant, à 2145, tous les objectifs étaient conquis, soit les villages de Dompierrepierre, Becquincourt et le hameau de Fay. A cette heure, on dénombra plus de 4000 prisonniers et une grande

quantité d'armes et de matériel. Le moral de la troupe était au plus haut alors que les yeux des généraux se fixaient déjà sur Péronne.

Et du côté du haut commandement allemand, comment se déroula cette journée? Au quartier général de la II^e armée allemande, à Saint-Quentin, la journée fut dure pour le général von Below. Après avoir été bombardé par trois groupes d'avions britanniques, il apprit que le général Stein, commandant du 14^e corps de réserve, avait quitté Bapaume sous le bombardement. Il en résulta une désorganisation de ses liaisons téléphoniques si vitales pour l'arrivée des renseignements et l'engagement des réserves. Puis, vu l'importance des pertes subies par le bombardement préliminaire, il dut se

SUR LE FRONT BRITANNIQUE APRES UNE VICTOIRE



résoudre à engager la moitié des réserves de corps par petits détachements. Au sud de la Somme, toute la 121^e division d'artillerie et six des huit batteries lourdes étaient détruites. Au nord de la Somme, 109 canons et obusiers furent mis hors de combat. Enfin, le général von Below apprit bientôt que les Britanniques avaient occupé le bois de Bernafay, pénétré dans les lisières du bois des Trônes, et qu'une avance générale vers la seconde ligne s'amorçait entre Longueval et Guillemont. Dans les états-majors, on rassemblait déjà tous les hommes valides – ordonnances, secrétaires, cuisiniers, magasiniers – pour la défense.

Que dit le communiqué officiel allemand du 1^{er} juillet? «L'ennemi n'a pas obtenu d'avantages notables, mais il a subi de très lourdes pertes. Il a réussi cependant à pénétrer en quelques endroits dans les lignes avancées de deux secteurs de divisions touchant la Somme, de sorte qu'on a préféré retirer ces divisions des tranchées avancées pour les placer sur la position de barrage entre la première et la deuxième position. Le matériel solidement établi dans toute la première ligne – devenu du reste inutilisable – a été perdu à cette occasion, ainsi que cela arrive toujours en pareil cas.»

Le général Stein dut reconnaître (plus tard) que, pour éviter la percée, il avait été obligé d'engager jusqu'à ses dernières réserves. En fait, la réalité est très dure: sur le front, dans les entonnoirs, les soldats allemands ont

les yeux hagards; d'autres ont perdu la raison dans les tentatives répétées de réparer les défenses et pour monter la garde, durant huit jours, sous la grêle de projectiles.

La 5^e division, qui avait reçu l'ordre d'embarquer à Saint-Quentin pour gagner le front devant la VI^e armée française, est retardée de 18 heures par un bombardement aérien et perd ainsi une partie de son matériel. Enfin tous les rapports provenant du front signalent: «situation incertaine». Dans la nuit du 1^{er} au 2 juillet, quatre régiments fatigués passent à la contre-attaque à Montauban; seul un petit groupe parvient à pénétrer dans les ruines du village où il est anéanti.

Dès l'ouverture du bombardement préliminaire allié du 24 juin, le général Falkenhayn presse l'armée de Verdun d'économiser armes et munitions. Le 1^{er} juillet, il prélève 16 batteries lourdes pour l'armée du général von Below et lui affecte, de la réserve générale, trois divisions et trois escadrilles. Le général Falkenhayn n'approuve pas certains réajustements du front et particulièrement l'évacuation du village de Fricourt. Il relève donc le général Grüner, chef d'état-major de l'armée, et le remplace par le colonel von Lossberg, sanction infligée pour la non-observation du sacro-saint principe de la guerre de position en vigueur à cette époque: «Ne pas céder un pied de terrain, en cas de perte, reconquérir immédiatement par une contre-attaque, même s'il faut engager jusqu'au dernier homme.»

Retournons chez le général Rawlinson qui n'avait pas quitté son quartier général le 1^{er} juillet. Au soir, il rassemble tous les chefs d'état-major de corps. Le 13^e corps estimait ne pas pouvoir (ou vouloir?) avancer au-delà de ses premiers objectifs. De son côté, le général Haig fait le point: «Nous tenons l'éperon Montauban-Marmetz. L'ennemi reste à Fricourt, mais nous l'avons contourné par le nord et approchons de Contalmaison. Ovillers et Thiepval ont arrêté nos soldats, mais ceux-ci occupent la redoute Schwaben qui couronne la crête nord Thiepval. Des contre-attaques ont été repoussées. L'ennemi tient encore une position dans la vallée de l'Ancre avec quelques hommes.»

En réalité, de puissants effectifs tenaient Saint-Pierre-Divion et la gare de Beaumont-Hamel. Par contre, 2500 prisonniers restaient en mains britanniques.

Faut-il interrompre cette étude en si bon chemin et la limiter à cette matinée du dimanche 2 juillet 1916, alors que les mouches et une odeur de pourriture empestaient l'atmosphère? Je pense qu'un résumé succinct de la bataille de la Somme s'étalant jusqu'en novembre s'impose au lecteur intéressé par l'histoire de la grande guerre.

Pour les journées des 2 et 3 juillet, le général Rawlinson ordonne de reprendre l'assaut «dès que cela sera possible après une préparation d'artillerie adéquate».

Le général Gough reçoit la difficile mission de coordonner les attaques

des 8^e et 10^e corps sur Beaumont-Hamel et Thiepval. Haig met à sa disposition les 38^e et 23^e divisions d'infanterie. Par contre, le 3 juillet, l'attaque des 10^e et 3^e corps est mal coordonnée. A 0315, 3350 hommes de cinq bataillons franchissent les barbelés ennemis; à 0900, 2400 hommes sont tombés et l'ennemi tient toujours Ovillers et Thiepval. Frécourt a été évacué le dimanche par le général von Stein. Les Allemands ont été renforcés par quatre divisions fraîches et 38 batteries lourdes.

Le 4 juillet, de fortes averses remplissent d'eau les entonnoirs et les tranchées, situation qui favorise le défenseur allemand. Les Anglais pensent avoir éliminé 11 bataillons sur les 19 qui leur font face. La réalité est bien différente: ils sont bien parvenus à mettre 12 bataillons hors de combat, mais sur 33...

Lorsque la VI^e armée britannique se trouve prête à attaquer la 2^e ligne allemande, le général Below dispose de 40 bataillons frais et complétés.

Contrairement à l'avis des Français, le général Rawlinson opte pour des attaques nocturnes, par surprise. Le commandant de la VI^e armée française refuse de participer «à une attaque organisée par des amateurs pour des amateurs».

Le général Fayolle offre cependant de couvrir le flanc droit de Rawlinson par un substantiel barrage de feu d'artillerie lors de l'attaque du bois des Trônes.

La 18^e division reçoit l'ordre de «prendre ce bois à minuit le 13 juillet, coûte que coûte, même au prix de votre division».

Au capitaine Spears – officier de liaison britannique auprès de la VI^e armée française qui avait été chargé de confirmer l'invitation téléphonique du général Balfourier de renoncer à l'attaque de nuit –, le général Montgomery répond: «Présentez mes compliments au général Balfourier et dites-lui que si nous ne sommes pas sur la crête de Longueval demain matin à 0800, je mangerai mon chapeau.»

Vu l'expérience du 1^{er} juillet, afin de tromper l'ennemi, tous les téléphones annoncent le 13 juillet au soir (à 2100): «opération ajournée». A 2200, six brigades d'assaut attendent le signal pour se porter en avant. A 0630, tous les objectifs de la 2^e ligne allemande sont occupés. Le capitaine Sérot, officier de liaison français, téléphone au général Balfourier: «Ils ont osé et réussi», dit-il laconiquement. «Alors le général Montgomery ne mangera pas son chapeau», répond Balfourier!

Mais, dans cette opération, le 7^e Royal West Kent (bataillon) disparut totalement alors que du 7^e Queen's, renforcé par une compagnie du 7^e Buff, ne survécurent que 80 hommes. Attaques et contre-attaques vont se poursuivre avec vigueur; le terrain change de mains plusieurs fois. On se bat deux mois pour s'emparer du Bois-Haut. La phase d'exploitation demeure problématique,

car la cavalerie en réserve se trouve souvent à 20 km en arrière et ne peut progresser qu'au pas dans un terrain labouré par les obus.

Le général Falkenhayn réduit la responsabilité de la II^e armée au secteur Somme-Gommecourt.

A l'est, la victoire du général Broussilov oblige le général Falkenhayn à expédier 15 divisions pour secourir les Autrichiens vaincus.

Depuis février, les opérations contre Verdun ont coûté 200 000 hommes et consommé 200 millions d'obus. Décision fut prise d'interrompre l'offensive de la V^e armée allemande qui se trouve, le 11 juillet, au point d'enlever les derniers remparts de Verdun.

Les Allemands auraient dû, malgré la bataille de la Somme, tenter un suprême effort qui, s'il eût réussi, aurait été gros de conséquences.

Dans la seconde semaine de juillet, le temps ne favorise aucun des deux camps. C'est l'époque où Foch comme Armin, qui a remplacé von Below, emploient toujours l'expression «coûte que coûte». Du 1^{er} juillet au 17, les Anglais font environ 11 000 prisonniers et s'emparent de 84 pièces d'artillerie et de 70 mitrailleuses. Le 31 juillet, au prix d'environ 9 000 hommes, les Britanniques progressent, selon les secteurs, de 20 à 200 m. C'est au cours de cette tragique année que les Anglais (mai) décident la conscription, et que les deux parties adverses émettent des directives pour économiser les vies humaines.

Lloyd George remplace Kitchener, secrétaire d'Etat à la Guerre.

Le 18 août 1916, les chefs d'armées reçoivent des instructions quant à la préparation des plans d'une offensive pour mi-septembre. Le général Haig espère s'ouvrir la voie grâce à une nouvelle arme: le tank.

Le prestige de Falkenhayn baisse. Le 29 août, relevé de son commandement, il est envoyé à l'est se battre contre les Roumains qui viennent d'entrer en guerre; il récoltera d'ailleurs de grandes satisfactions sur un front où le général Broussilov vient de faire 400 000 prisonniers et de s'emparer de 600 canons des Empires centraux.

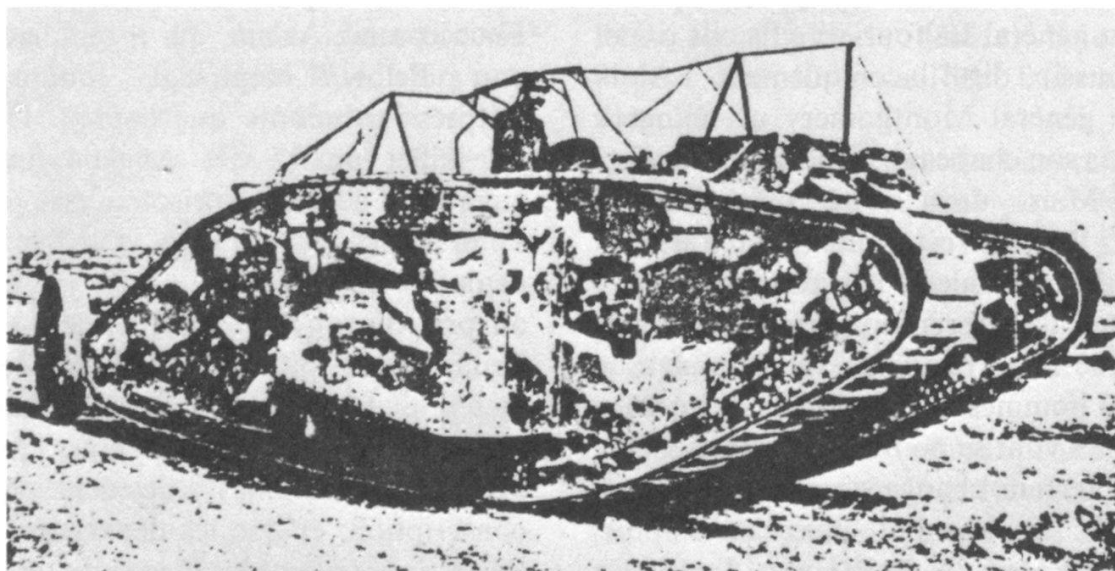
Son remplaçant à l'ouest sera Hindenburg avec Ludendorff comme commandant en second, portant le titre de quartier-maître général.

Les Alliés repartent à l'attaque le 3 septembre; les Français réalisent une

avance spectaculaire de part et d'autre de la Somme.

C'est le 15 septembre, de nuit, que 32 chars seulement sur 49 atteignent leur base de départ malgré les guides qui, munis de lampes de poche, suivaient des bandes de papier blanc disposées préalablement. Mais, en définitive, seuls 24 chars sont en mesure de participer effectivement à cette première attaque, au moment prévu. Le premier char de l'histoire est celui du lieutenant H.W. Mortimore, modèle n° I, n° 1, compagnie D, qui se joint à deux compagnies de la 6^e King's own Yorkshire Light Infantry. Il passe par-dessus une tranchée. Un certain nombre d'Allemands, stupéfaits par ce phénomène, sortent pour se rendre.

Peu après, deux coups directs obligent l'équipage à évacuer le char, abandonnant deux morts à l'intérieur. Le village de Flers est pris grâce au



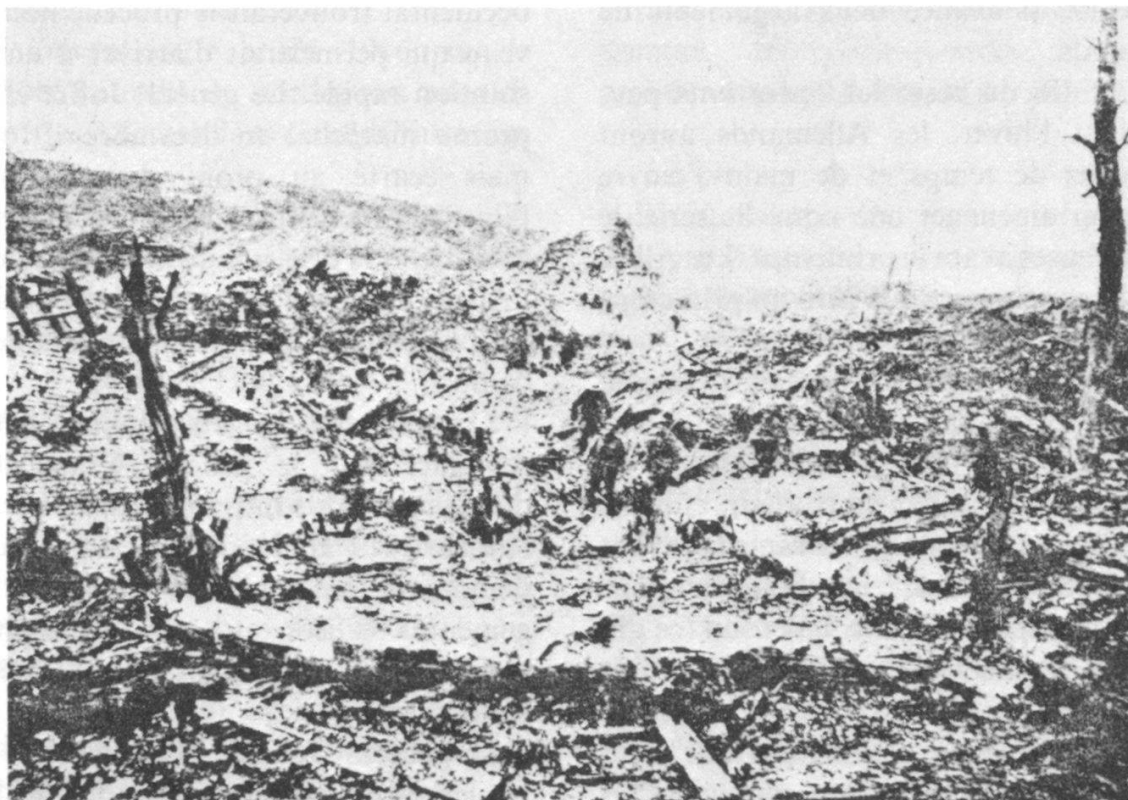
Engagement des premiers chars britanniques.

char du lieutenant Hastie. Depuis ces véhicules, la visibilité est si faible que beaucoup de chars tombent dans les entonnoirs ou restent bloqués en forêt, là où ils n'auraient d'ailleurs jamais dû être engagés.

Nous sommes le 15 septembre. A 1500, le général Rawlinson ordonne l'arrêt des opérations. Le 16, c'est la pluie, pour le plus grand bien des aviateurs exténués dont le rôle ne doit pas être minimisé. Ils font, en effet, preuve d'un courage extraordinaire. Les duels aériens sont farouches, et certains pilotes prennent le risque d'attirer sur eux le feu de l'infanterie, tandis que leurs camarades abordent une tranchée. Dans ce temps-là, les aviateurs notaient leurs observations,

puis laissaient tomber leur message au moyen d'un sac lesté. Au soir du 16 septembre, trois des cinq divisions de cavalerie sont ramenées derrière le village d'Albert. Sur la Somme, les canons français de 75 mm crachent leurs 90 000 coups par jour depuis le 1^{er} septembre; il est temps de rationner tout le monde. La bataille de la Somme va se poursuivre durant deux mois, mais la dernière occasion d'emporter la décision vient d'être manquée à Flers où les chars, agissant en masse, auraient pu ouvrir un passage à une réserve placée suffisamment en avant.

Non seulement le temps devient détestable, mais encore une véritable campagne d'oppositions politiques



Le village de Baumont-Hamel après son investissement, novembre 1916.

commence à s'ériger contre le haut commandement. Ses détracteurs lui reprochent des pertes énormes eu égard aux gains de terrain jugés insignifiants.

Juste avant l'hiver, entre le 13 et le 19 novembre, sous une pluie battante, les Anglais s'emparent des points hauts. Ils occupent finalement tout le système de défense autour de Beaumont-Hamel (justement le 8^e corps), et le drapeau britannique flotte enfin sur les crêtes d'Hawthorn et du Redan. Crêtes pour lesquelles le 1^{er} bataillon de la Rifle Brigade s'était sacrifié le 1^{er} juillet.

Le général Haig est pressé par le général Joffre de poursuivre ses actions offensives durant l'hiver 1916-1917. Il avance deux arguments de poids:

1. Si on cesse les opérations pendant l'hiver, les Allemands auront assez de temps et de main-d'œuvre pour aménager une nouvelle série de défenses avant le printemps. Les Alliés devront repartir de zéro au printemps 1917.

2. L'état-major français demande aux Britanniques de prendre à leur charge une plus grande longueur de front s'ils n'engagent pas leurs effectifs pour attaquer, les Français ayant besoin de tous leurs hommes pour reprendre l'offensive à Verdun (ce qui fut partiellement réalisé par les Anglais).

A la guerre, comme partout d'ailleurs, les chefs, les personnalités marquantes jouent un rôle décisif. Le

déroulement de la grande guerre n'échappe pas à cette règle. Le 21 novembre 1916 meurt l'empereur d'Autriche-Hongrie, François-Joseph. Son successeur, Charles I^{er}, son petit-neveu âgé de seulement 29 ans, aspire vite à la paix.

L'hostilité de certains hommes politiques, comme nous l'avons vu, ne cesse de grandir contre le général Joffre. Le général Mangin écrira à ce sujet: «On était surpris de son calme imperturbable dans les circonstances extrêmes et cette qualité maîtresse se retournait contre lui. Il apparaissait comme installé dans la guerre, état normal pour lui et qui ne devait jamais prendre fin.» On songea donc qu'un autre chef commandant sur le front occidental trouverait le procédé nouveau qui permettrait d'arriver à une solution rapide. Le général Joffre est promu maréchal en décembre 1916, mais écarté au profit du général Nivelle, général qui devait subir, en avril 1917, le désastre de la bataille de l'Aisne dont les pertes s'élevèrent à plus de 600 000 hommes pour chaque camp.

De son côté, le général Foch est remplacé par le général Franchet d'Esperey. Dès son premier semestre, l'année 1917 allait, par une tragique démonstration, prouver que les changements réalisés au sein du haut commandement français ne sont pas bénéfiques.

Le général Douglas Haig, par contre, est promu à la dignité de Field Marschall et maintenu dans ses fonc-

tions de commandant en chef des forces britanniques sur le front occidental. Si, en février 1917, l'offensive avait été poursuivie sur la Somme, conformément aux plans du général Joffre, la fin victorieuse de la guerre aurait peut-être récompensé l'Entente déjà en 1917. «Quand on persévère dans une entreprise engagée, on finit toujours par avoir raison.» (Napoléon.)

Le kronprinz Wilhelm de Prusse devait confier plus tard à un journaliste américain: «En septembre 1916, nous étions toujours à la veille d'une catastrophe.» Hindenburg, de son côté, déclara: «Sur la Somme, nous tombions d'une crise dans une autre. Nos lignes étaient sous la perpétuelle menace d'être percées.»

Durant cette année 1916, sur le front courant du nord-ouest au sud-est, les Allemands avaient dû faire face à:

- 6 divisions d'infanterie, 2 divisions de cavalerie belges, général Jacques;
- 40 divisions britanniques, général Douglas Haig;
- 100 divisions françaises, général Foch.

Sur les différents fronts, la Belgique, la France, la Grande-Bretagne, l'Italie, la Russie, la Serbie, la Roumanie alignaient au total 14 294 000 hommes.

Enfin, peut-on évaluer les résultats de la bataille de la Somme? Une cinquantaine de villages français libérés, une avance de 10 km de

profondeur en direction de Bapaume, 15 km en direction de Péronne, et des pertes allemandes pouvant être évaluées à environ 400 000 hommes.

Peu avant la bataille de la Somme, le général Pétain écrivait de Verdun au généralissime: «Nous finirons par avoir le dessous si les Anglais n'interviennent pas. L'intervention des Anglais au nord de la Somme est celle qui aurait l'effet le plus immédiat et le plus direct.» Le kronprinz de Prusse, résumant les résultats obtenus à Verdun, tira cette conclusion: «Les opérations autour de Verdun n'ont guère amené d'autre effet utile que d'avoir augmenté l'usure des appareils de guerre français et allemands dans des proportions effrayantes.» Quelles auraient été, sans la bataille de la Somme, les conséquences d'une grande victoire allemande à Verdun?

*

* *

Il est temps de tirer quelques enseignements de cette tragique et gigantesque bataille qui ne demeure, hélas, qu'un épisode de cette guerre sanglante.

1. La coordination à l'échelon stratégique est primordiale

Malgré les décisions prises par le «Comité mixte permanent» à Chantilly, en décembre 1915, chaque chef allié agira à peu près à sa guise, et cela malgré l'autorité du général Joffre qui présidait ces conférences interalliées.

Sans doute, Russes et Italiens consentirent à agir dans l'intérêt général

peu avant l'offensive franco-britannique sur la Somme; que surviennent des difficultés, et chaque commandant d'armée reprend sa liberté d'action et donne à ses subordonnés les ordres qu'il estime le mieux répondre aux intérêts de sa propre armée.

Du côté des empires centraux, c'est la même chose. En dépit du désaveu du chef d'état-major allemand Falkenhayn, le général autrichien Conrad von Hölzendorf attaque les Italiens dans le Tyrol. Ce n'est qu'en août 1916 que l'empereur d'Allemagne reçut de ses alliés la direction suprême de la guerre. Et permettez-moi encore un exemple typique: les Roumains qui se jettent sur la Transylvanie hongroise au lieu de lier leurs efforts à ceux du corps expéditionnaire de Salonique et de mettre à mal, en commun, l'armée bulgare, ce qui eût pu entraîner la débâcle de l'armée turque aussi.

Du côté de l'Entente, il faudra attendre 1918 (Conférence de Doublens) pour voir se réaliser, enfin, une sorte de commandement unique confié au général Foch. L'Entente tout entière en tira un sérieux bénéfice.

2. Unité de commandement et subordonations claires

Les opérations militaires relèvent du général en chef sans contrôle intempestif du généralissime choisi par ces mêmes gouvernements. Écoutez Joffre à ce sujet: «L'autorité et la responsabilité ne peuvent être partagées. Le général en chef est responsable devant le gouvernement qui peut le

relever s'il n'approuve pas ses actes. Il ne peut y avoir d'autres contrôles pendant l'action.» Si Hitler avait fait confiance au général en chef, il aurait évité maints désastres (Stalingrad, par exemple). Sur le plan des subordonations, le général Haig ne dépendait pas du général Joffre, mais «devait interpréter, dans un parfait esprit de confraternité d'armes, mais en se conformant, par ailleurs, aux vues de son gouvernement».

3. L'attaque doit se réaliser sur un front aussi large que possible

Le chef suprême doit voir grand, sinon le défenseur concentrera rapidement ses moyens lourds sur le point sensible et la bataille dégénérera en combats meurtriers.

Il faudra attendre 1918 pour voir se réaliser, enfin, une opération de grande envergure, embrassant peu à peu le front partout à la fois, affolant l'ennemi, le débordant et aboutissant enfin pour l'Entente à la victoire décisive. L'importance de la guerre de mouvement fut donc reconnue déjà en 1918, mais appliquée que par les Allemands au début du dernier conflit mondial.

4. Sur le plan tactique et de la technique de combat, l'expérience joue un rôle important

Reprenons un texte relatif aux troupes françaises qui attaquaient avec un front de section de 60 m et de 200 à 300 m pour la compagnie. «Ce ne fut pas facile, mais les Français

avaient plus l'habitude des attaques en masse que leurs alliés britanniques. Beaucoup de leurs jeunes officiers et sous-officiers avaient participé aux grandes offensives d'Arras et de Champagne. Ils traversèrent le no man's land par petits groupes, espacés, bondissant d'entonnoir en entonnoir, couverts par le feu des autres groupes, et n'offrant pas ainsi, à l'ennemi, des cibles comme il en avait eu à la crête du Redan, à Thiepval et à La Boisselle. Arrivés dans les tranchées adverses, ils les nettoyaient à la grenade, tandis que des groupes rampaient ou progressaient par bonds vers l'arrière de la ligne conquise pour couper la retraite aux défenseurs.»

Il est remarquable de constater, en effet, qu'au cours de cette bataille, et malgré un emploi intense et prolongé de l'artillerie, l'infanterie a dû le plus souvent combattre durement, jour et nuit, en employant toutes ses armes, et que les parties les mieux fortifiées des positions allemandes sont tombées non par l'action du canon, mais par la manœuvre.

Il faut dire que les Français avaient eu l'avantage de tirer les enseignements suivants de la bataille de Verdun, déjà en avril 1916 :

Il n'était pas possible d'écraser complètement la première ligne; aussi était-il indispensable de maintenir une liaison étroite entre les attaquants et l'artillerie pour pouvoir anéantir les derniers foyers de résistance. On ne pouvait espérer s'emparer de la seconde ligne ennemie dès la première

phase, s'il n'existait pas les moyens de communication sûrs pour exploiter les défaillances locales. Après la prise de la première ligne, il fallait donc marquer un temps d'arrêt pour permettre à l'infanterie d'étudier ses nouveaux objectifs par des observations, des patrouilles et des photos aériennes.

Dans les deux camps, l'infanterie utilisait de plus en plus la grenade et insuffisamment le tir ajusté, d'où l'introduction des sections de mitrailleurs d'élite et des fusils-mitrailleurs.

5. L'exploitation d'un succès, même local, est primordiale

L'exploitation du succès a presque toujours été négligée lors de la bataille de la Somme. Les réserves étaient trop en arrière. Elles arrivèrent alors que la brèche était colmatée. Après la conquête d'une position, il faut reconnaître immédiatement le nouveau dispositif ennemi.

6. Importance du rôle de l'aviation

Face aux Allemands qui introduisaient peu à peu des avions bimoteurs, les Français opposèrent 86 escadrilles de dix avions armés de mitrailleuses Lewis et 300 pièces de 75 mm pour la défense contre avions. L'aviation, très lente à cette époque, convenait particulièrement à l'observation, au réglage des feux d'artillerie et à la recherche de renseignements.

On peut lire, dans les mémoires de Ludendorff: «Ce n'est que peu à peu que l'on put faire comprendre à nos

aviateurs la haute importance de réglage des tirs d'artillerie.» Et plus loin: «Les avions ennemis, volant très bas, obtinrent, avec leurs tirs de mitrailleuses contre notre infanterie, des résultats importants et déprimants pour les nôtres.» Les tirs DCA se montrèrent efficaces, puisqu'un rapport du front stipule: «L'aviation allemande ne réussit même pas, à ce moment, à dépasser nos premières lignes.»

7. Artillerie et liaisons radio

On ne soulignera jamais assez le rôle de l'artillerie et le rôle des liaisons radio pour celle-ci. Les 20 000 km de fils téléphoniques furent si souvent malmenés par les feux de l'artillerie

adverse que le contact était rompu avec les troupes d'assaut. Pour se faire une idée des concentrations de feu, voici quelques chiffres:

Entre le 24 et le 30 juin, soit en sept jours, les Alliés tirèrent 30 jours de feu, soit une tonne de munitions de tout calibre par mètre courant de front.

2 013 484 coups de 75 mm

519 165 coups d'artillerie lourde

Le 1^{er} juillet, la VI^e armée française, à elle seule, a tiré:

270 000 coups de 75 mm (environ 2700 tonnes)

80 000 coups d'artillerie lourde (environ 4000 tonnes)

30 000 coups d'artillerie de tranchée (environ 1200 tonnes)



ce qui correspond à 27 trains, chacun de 30 wagons. 746 tubes, soit 55% des pièces, ont éclaté ou gonflé.

Ludendorff précise: «La puissante artillerie alliée, parfaitement dirigée par les avions, avait battu et mis en pièces l'artillerie allemande.» Un officier allemand du front décrit ces feux terribles: «Nous recevions 200 coups à

la minute; les 29 et 30 juin, nous ne reçûmes aucune nourriture; quel spectacle! Aussi loin que portait le regard, ce n'étaient que trous et entonnoirs. Le sol ressemblait à une mer agitée.»

Le général Pétain relève que l'emploi exclusif d'obus percutants autorise l'infanterie à suivre à 50 m derrière le barrage de feu.



8. Organisation du terrain

L'organisation du terrain fut remarquable, du côté allemand surtout: caves profondes, fours à chaux reliés par des passages à 30 pieds sous terre.

Des redoutes bétonnées protégeaient les mitrailleuses, les fils de fer barbelé avaient l'épaisseur d'un doigt. Les plans de feu étaient bien étudiés:

tous les obstacles étaient battus par des feux de flanc et d'enfilade. De ces dispositifs, le général Haig écrira: «Ils formaient, en un mot, moins une série de lignes successives qu'un ensemble homogène profond et puissant.» Mais attention, du côté allemand on estime: «Les abris profonds et les caves devenaient souvent de lamentables pièges à hommes.» Les Français

proposent la construction de guérites blindées pour les guetteurs, le personnel restant dans les abris aussi longtemps que possible. Il est indispensable que les chefs de section demeurent au milieu de leurs hommes. La position à contre-pente donne les résultats les meilleurs. Ces positions doivent disposer de postes d'observation valables et être protégés par des réseaux de fil de fer bas, plus difficiles à repérer.

Les Alliés négligèrent par trop l'emploi du béton. Dans les deux camps on s'accorde pour mettre en valeur les travaux de génie. Dans la zone de concentration des troupes, avant l'offensive de la Somme, il fallut poser, par exemple, 192 km de conduites d'eau, construire routes et voies ferrées. A la fin de l'année 1916, la notion nouvelle d'obstacle antichar fait son apparition.

9. Engagement de l'arme blindée

Il est curieux de constater, sur le plan de l'engagement de l'arme blindée, que l'échec relatif résulta de l'éparpillement des moyens, faute qui sera tristement répétée en mai 1940 par les Français. De cette expérience, les Alliés ne surent tirer les enseignements nécessaires.

10. Rôle de l'homme

«A la guerre, les hommes ne sont rien, l'homme est tout.» (Napoléon.)

Après les expériences de la bataille de la Somme, partout fleurissent des écoles de cadres. Le bien-être de la

troupe est amélioré, car on a pris conscience de l'importance de son moral. La tradition est aussi reconnue comme force. Après la bataille de la Somme, on relèvera l'avance foudroyante des coloniaux: la Légion étrangère fit plus de prisonniers que son propre effectif!

La crise des effectifs devint peu à peu lancinante. En France, par exemple, il était nécessaire d'envoyer chaque mois 100 000 hommes au front. Les renforts mensuels tombèrent à 61 000 hommes. On recrutera, fin 1916, les conscrits des classes 1917 et 1918. Le ministre de la Guerre obtint encore 120 000 hommes de la révision des exemptés et réformés, la plupart de valeur douteuse.

11. Guerre sous-marine

En octobre 1916, les Allemands décident d'entreprendre la guerre sous-marine qui finira, après avoir occasionné des pertes importantes aux marines alliées et neutres, par entraîner l'entrée en guerre des USA. Faute de stratégie? Mauvaise appréciation de la situation? Dans tous les cas, l'Allemagne termine mal cette année 1916: échec à Verdun, déboires en Galicie, difficultés sur la Somme.

Conclusions

Article trop long, l'essentiel ne se concrétise pas et le déroulement de la bataille ne saute pas aux yeux du spécialiste. Je le sais, mais il s'agissait pour moi, au départ, d'un simple pèlerinage du cœur puis, peu à peu, par

bribes, l'esprit inquisiteur du professionnel a refait surface. Tant de faits mériteraient encore étude sérieuse puis relation pertinente.

Je crois que seul celui qui s'est trouvé confronté, dans le terrain, aux souffrances imposées par un conflit sera en mesure d'imaginer vraiment ce qu'endura cette génération de jeunes soldats. Les souffrances vont au-delà de notre humaine compréhension.

«Les guerres à venir seront des folies auxquelles aucune valeur religieuse, politique ou morale ne semble en mesure de préparer l'homme.»

(Science et Vie.)

«Tout homme qui a combattu sur la Somme peut être fier d'y avoir été.»

(Général Below.)

J. D. S.

Comme annoncé dans notre numéro de février,

la Société pour les voyages d'étude historico-militaires

organise des 23 au 25 septembre 88 une visite commentée du champ de bataille de la **Somme**.

Détails et inscriptions: GMS, case postale 205, 8037 Zurich.